

Chronique

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse**

Band (Jahr): **95 (1944)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Feuilles mortes

Déjà l'automne passe. Les premiers gels viennent ternir les hautes futaies qui, pour un peu de temps, avaient revêtu leurs plus chaudes couleurs. Arbres et buissons se dépouillent peu à peu et le sol de nos forêts se couvre d'un épais tapis brun. Quel agriculteur, quel jardinier n'a pas songé à récolter en masse ces feuilles mortes pour les utiliser comme litière ou comme engrais ? Mais il y a renoncé, sachant l'importance de la fane dans le cycle vital de la forêt.

La chute des feuilles rend au sol forestier une grande partie des matières minérales et de l'azote que les arbres y ont puisés durant le printemps et l'été. Sous l'action d'infiniment petits, les feuilles mortes se décomposent, produisant de grandes quantités d'acide carbonique. Ce gaz, qui monte dans le peuplement forestier, est utilisé par les arbres, avec l'eau tirée du sol et la lumière solaire, à la constitution de leurs tissus. Les résidus de la décomposition à leur tour donnent l'humus, facteur important de la fertilité du sol.

La chaux rendue au sol par les feuilles mortes, surtout par celles du hêtre, contribue à maintenir la structure grumeleuse des couches de terre supérieures. L'air pénètre plus abondamment au sein du sol et les racines respirent plus aisément, ce qui favorise l'accroissement de l'arbre.

La chute des feuilles a une importance particulière pour les peuplements d'épicéa dans lesquels sont mêlées quelques essences feuillues. Les aiguilles d'épicéa se décomposent en général assez mal. Elles s'accumulent sur le sol, y constituant une sorte de feutre, néfaste au développement des arbres et du rajeunissement. Il suffit souvent que des feuilles se mêlent aux aiguilles coriaces pour que les conditions de vie soient améliorées dans le sol. Les bactéries qui décomposent la fane se mettent à travailler plus activement et l'avenir de la forêt est assuré.

Les feuilles mortes sont à la forêt ce que l'engrais, la charrue et la herse sont au champ. C'est la raison pour laquelle la récolte de la fane est interdite dans la plupart des boisés. Aujourd'hui, où l'on demande à la forêt d'immenses quantités de bois, il est plus indispensable que jamais de laisser intactes ses sources naturelles de développement et de reconstitution.

Ofcs.

11 novembre 1943.

CHRONIQUE

Confédération

Ecole polytechnique fédérale. Suivant une communication du rectorat, le nombre des étudiants admis l'automne dernier à l'E. P. F. a été de 638; l'année précédente, il était de 671. Ces nouveaux venus se répartissent comme suit entre les différentes sections :

I. Ecole d'architecture	57 (44 en 1942)
II. Ecole du génie civil	118 (106)
III A. Ecole de mécanique	105 (141)
III B. Ecole d'électrotechnique	67 (78)
IV. Ecole de chimie	88 (101)
V. Ecole de pharmacie	30 (29)
VI. Ecole forestière	27 (29)
VII. Ecole d'agriculture	68 (52)
VIII. Ecole de génie rural et topographie	22 (33)
IX. Ecole d. sciences mathématiques et physiques	32 (34)
X. Ecole des sciences naturelles	24 (24)
Total	638 (671 en 1942)

Le nombre des étudiants étrangers admis l'automne dernier fut de 70 (28 en 1942). Le nombre total des étudiants admis ces années dernières a été particulièrement élevé, surtout en 1942. Il faut ajouter à ce fait celui que le service militaire a provoqué une augmentation de la durée des études. Pour ces raisons, le nombre des étudiants inscrits à l'E. P. F. est actuellement d'environ 3000, alors qu'en 1939 il n'était que de 2000. A ce sujet, M. *Saxer*, recteur sortant de charge, dans son discours du 13 novembre, à l'occasion de l'ouverture des cours du semestre d'hiver 1943/1944, a rendu attentif à cette participation exagérée aux études dans nos établissements supérieurs, qui n'est pas sans danger pour ceux-ci. En ce qui concerne la division de sylviculture, le nombre des étudiants admis ces derniers temps peut paraître trop élevé, si l'on considère le nombre des ingénieurs forestiers que réclame chaque année le service forestier. Toutefois il n'y a rien là d'inquiétant, si l'on veut bien tenir compte du fait que, depuis quelque temps, le nombre des étudiants qui se présentent à l'examen du diplôme final correspond à peu près à la moitié de ce qu'il était au début du premier semestre d'études.

Etranger

Angleterre. *Reboisement de l'Ecosse.* Deux ministres du gouvernement britannique ont consacré une partie de leurs vacances d'été à parcourir les régions les plus solitaires de l'Ecosse, afin d'y étudier les possibilités de reboisement.

Lors de la dernière guerre, on se rendit compte que le Royaume-Uni avait par trop négligé ses forêts. Le bois nécessaire aux mines et à la construction provenait presque entièrement de l'étranger. On résolut donc de reboiser et du bon travail a été fait, entre les deux guerres, dont le pays bénéficie actuellement. Ce n'est pas assez cependant, et un plan de reboisement a été adopté, dont l'exécution complète exigera environ cinquante ans. Alors les forêts britanniques pourront répondre au tiers des besoins du pays, tandis qu'en 1939 elles ne pouvaient le faire que dans la proportion de 4 %.

On a maintenant aménagé de vastes pépinières dans lesquelles on cultive des conifères, principalement des mélèzes — dont une variété prospère en Grande-Bretagne même au niveau de la mer — et, peu à peu, on en couvre les landes et les collines dénudées de l'Ecosse septentrionale.

(*Gazette de Lausanne*, 4 décembre 1943.)

Divers.

Propos alpins. *Le village disparu.* A son débouché dans la plaine d'Oberwald, le plus haut village du haut Valais, le jeune Rhône, impétueux et bouillonnant, se heurte à son premier rival, presque d'égale force, le Gerenbach. Ce torrent, aux dangereuses crues, ramasse les eaux d'un cirque retiré et profond, ignoré absolument de la foule banale des touristes confinés en l'itinéraire classique de Gletsch et la Furka. Solitaire, le Gerental possède encore tout l'attrait du mystère humain; en effet, désert aujourd'hui, il joua cependant un rôle aux siècles précédents. Un village, Gerendorf, étageait ses chalets, son église, son école, ses champs sur des pentes ensoleillées au flanc méridional du Sonnenberg, protégées de toutes parts par d'épaisses forêts de mélèzes magnifiques, arbres millénaires à l'altière frondaison, grandis à l'abri de la hache du bûcheron. Un bon chemin, soigneusement pavé, reliait le village à la vallée du Rhône aux prairies d'alluvions froides, stériles, bien différentes des terres riches d'amont où vivait une population montagnarde active et heureuse, à l'écart des remous qui agitérent le moyen âge. Les bandes bernoises ou fribourgeoises franchissaient le Nufenen ou le Gries, les cols fameux du val voisin d'Eginen, marchant à la conquête des plaines luxuriantes du Milanais, mais nul ne s'aventurait dans le vallon de Geren, dissimulé aux regards avides par un épaulement de la montagne. Sur les pâturages verdoyants, à l'herbe grasse et plantureuse, comme au sein du petit village aux teintes de velours, bêtes et gens vivaient en sécurité, le plus paisiblement du monde, parce que hors du monde, précisément.

Cependant, le village entier s'est évanoui dans le passé sans laisser d'autres vestiges de son existence qu'un nom sur la carte, des traditions confinant à la légende, quelques portions de l'antique chemin dallé et trois larges degrés taillés à même la roche et qui, probablement, menaient à l'église disparue. Que s'est-il donc passé? Les gens d'Oberwald parlent de catastrophes qui obligèrent les montagnards à émigrer dans la vallée et, assurément, il ne fallait rien moins que des catastrophes pour décider les montagnards à abandonner leur sol, leurs demeures familiales, leur clocher et leur cimetière! Les habitants d'Obergestelen, en face de leur village détruit de fond en comble par l'avalanche, l'eau et le feu, n'avaient-ils pas résisté victorieusement à la tentation du découragement! Les montagnards de Gerendorf auraient-ils été d'une trempe inférieure, ou bien le désastre qui frappa leur village fut-il pire que l'anéantissement par les éléments conjurés? La

vérité historique, qui dépouille les plus émouvantes traditions de leur voile de mystère, donne de l'étrange émigration une explication fort simple mais tragique dans sa simplicité même.

Au début du XVIII^{me} siècle, Louis XIV menait sans arrêt des guerres longues et ruineuses exigeant, plus encore que les guerres modernes, d'énormes réserves de bois de charpente pour les mâts de navires et les fortifications; on utilisa les forêts de France jusqu'à l'épuisement; à ce moment, il fallut se résigner à chercher fort loin les longues plantes indispensables de sapin, de mélèze plus encore. C'est ainsi que les fonctionnaires royaux s'en vinrent jusque dans les régions les plus reculées de Suisse, cherchant les beaux arbres à couper comme d'autres recrutaient les hommes à tuer. Les forêts du Gerental étaient magnifiques et intactes; sauf pour les constructions locales, nul ne se hasardait à couper un arbre; l'appât était donc grand et les agents du roi de France n'hésitèrent pas à exploiter cette richesse inespérée, offrant des sommes considérables propres à éblouir des gens frustes, habitués à ne vivre que des produits de leur sol. D'abord réfractaires, les montagnards finirent par céder à la séduction des raisonnements astucieux et des louis d'or éblouissants, ils livrèrent leurs plus beaux arbres, mélèzes plusieurs fois centenaires, dont le tronc énorme et les racines enchevêtrées semblaient retenir la montagne elle-même. Aveuglés par une dangereuse avidité, ils violèrent l'antique loi qui défendait de porter atteinte aux forêts protectrices, celles qui assurent la sécurité des villages comme des vallées, retenant l'humus fertile et régularisant le régime des sources comme le climat lui-même. Sans miséricorde, on coupa les arbres géants dont le départ creusa dans les forêts les plus épaisses des vides inquiétants puis, leur œuvre perverse consommée, les agents royaux s'en furent avec leur prise.

Les habitants du Gerental ne tardèrent pas à ressentir les effets de leur folie; le printemps venu, les avalanches jusqu'alors contenues se déchaînèrent, jetant à bas des pans entiers des hautes forêts diminuées dangereusement dans leur force de résistance; les années suivantes les avalanches revinrent à la charge avec une violence accrue; sur les flancs dénudés elles labourèrent le sol, entraînant jusqu'au torrent la précieuse couche d'humus; mise à découvert, la roche subit l'action des éléments et couvrit de débris les pâturages riants, jusqu'aux prairies fertiles et les champs cultivés. Peu à peu, les conditions climatiques se modifièrent à tel point que les cultures jadis prospères devenaient d'un rendement dérisoire; le Sonnenberg de jadis prit le nom symbolique et expressif de Hungerberg. Tenaces, les montagnards se défendirent longtemps, espérant toujours des temps meilleurs, un retour à l'ancien ordre des choses, finalement ils durent céder, vaincus par la montagne qu'ils avaient trahie; la mort dans l'âme, les habitants de Gerendorf et du village voisin, Elmi, démolirent les chalets des aïeux, où ils étaient nés et où ils comptaient mourir et des matériaux épars construisirent de toutes pièces le village d'Unterwasser, en face d'Oberwald; village sans caractère parce que construit en bloc sous le coup d'une

tristesse résignée abolissant les personnalités; village sans âme ! N'était-elle pas tout entière restée là-haut, accrochée aux pierres éparses comme aux dernières mottes des champs délaissés ? L'église abandonnée s'effondra et du joli village de naguère il ne subsista rien sinon, peut-être, sur le flanc du Sonnenberg un chalet que son humilité même préserva de la destruction et qui semble porter la marque d'une grande ancienneté.

Les années passèrent; peu à peu la Nature compatissante pansa la plaie ouverte par les hommes sur les flancs de la vallée; les buissons s'accrochèrent à la roche nue et à leur abri les mélèzes chétifs s'enracinèrent; de décade en décade une forêt se reconstitua, non point opulente comme celle de jadis, protectrice cependant à l'instar de sa devancière. Instruits par l'amère expérience du passé, les hommes laissèrent les arbres pousser librement, ne se réservant que les terres avoisinant l'ancien village, soit prés, soit petits champs où mûrissent blé et pommes de terre; pour abriter leur foin ils édifièrent des granges et c'est ainsi que, sur l'emplacement même de Gerendorf, un hameau s'est reconstitué avec sa petite chapelle. Hameau mort, puisque nul ne l'habite sauf un brave fabricant de fourneaux, exploitant une roche spéciale, douce au toucher, débitée à la scie comme le serait du bois. Une petite route, toute récente, facilite les communications mais elle demeure déserte le plus souvent.

Dans le haut vallon jadis animé, le silence règne, troublé seulement par la plainte sourde du torrent et le grincement mélancolique de la scie rongant la pierre. Dans ce silence la voix du passé se fait entendre, évoquant l'histoire des choses et des gens; elle est prenante au cœur cette histoire, vivante aussi, car, ce qui a vécu une fois ne continue-t-il pas à vivre alors même que sont abolis les cadres extérieurs de cette vie?

L. Spiro.

(Feuille d'Avis de Lausanne, du 20 novembre 1943.)

BIBLIOGRAPHIE

Album artistique de S. Freudenberger. Reproduction de 12 gravures en couleurs. — Editeur : Büchler & C^{ie}, à Berne. Prix : 17,50 fr. 1943.

L'éditeur Büchler & C^{ie}, à Berne vient de publier la reproduction de douze gravures à l'eau-forte, en quatre couleurs, d'un artiste bernois de grand renom *Sigmund Freudenberger*, qui vécut dans la deuxième moitié du XVIII^{me} siècle. Ces gravures représentent des scènes de la vie campagnarde bernoise. (La fileuse; le villageois content; le retour du marché; le repas rustique; la visite au chalet; retour du soldat suisse dans le pays, etc.) Leur auteur, de grand talent, s'occupa à Paris, de 1765 à 1773, de l'illustration de livres. — Ces images, sur passe-partout de teinte ivoire, au format 32/42 cm., ressortent étonnamment sur ce fonds.

Cette reproduction de tableaux très vivants est d'une réussite admirable. Aussi ces planches sont-elles un vrai régal pour l'œil; convenablement